

# L'Action

Tombe dessus ! Escrasas lous ! (CYRANO)

LE NUMERO : CINQ SOUS  
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :  
**JULES FOURNIER**

MONTREAL  
72, Rue SAINT-GABRIEL  
Téléphone: Main

## La "bonne presse" et la question du meurtre rituel

Encore que le dénouement de ce fameux procès de Kief prête pour l'instant une très vive actualité à la question du meurtre rituel, ce n'est pas, avouons-le, sans quelque hésitation que nous osons aborder de nouveau, devant les lecteurs de l'Action, un sujet qui visiblement, et pour plus d'une excellente raison, n'intéresse qu'à moitié le public intelligent.

Nous comprenons, en effet, aussi bien que personne l'agacement que commencent d'éprouver les gens sérieux à s'entendre rebattre les oreilles de ces histoires lointaines et ridicules, alors que dans notre propre pays, chez nos propres concitoyens, tant d'affaires d'une portée immédiate réclament notre attention.

Aussi bien, si nous parlons aujourd'hui encore de cette question, n'est-ce pas, tant s'en faut, qu'en elle-même elle nous passionne plus que de raison. L'Action n'a pas été fondée pour élucider des points curieux d'histoire religieuse et, somme toute, il nous paraît assez indifférent que, d'une façon générale, on croie ou l'on ne croie pas au meurtre rituel.

Nous avons assez dit que nous n'y croyons nullement pour notre part, puisque, dans tout le cours des siècles, on n'a pu jusqu'à ce jour en constater un seul cas — nous disons constater. Mais enfin, comme l'écrivait un historien, "il n'est pas absolument impossible, malgré cela, que, dans une aberration d'esprit particulière et dans un accès de haine contre les chrétiens, un israélite ait tué un enfant baptisé et en ait fait un usage rituel." Il n'est même pas absolument impossible que quelques faits de cette nature se soient produits déjà. Il n'est pas davantage défendu d'y croire et, si l'on y croit, d'essayer de le prouver. Si tout le monde autour de nous s'en était tenu là, il est tout probable que l'Action n'aurait seulement jamais souffié mot du meurtre rituel.

Mais vous savez ce qui est arrivé. De cette question, considérée depuis longtemps,

chez tous les peuples civilisés, tout au plus comme une curiosité historique, on a voulu faire chez nous, du jour au lendemain, une question "d'une grande importance" (1). Une certaine presse, qui parle au nom de la religion, donne là-dessus des articles à la douzaine. Elle explique à ses lecteurs, en détail et complaisamment, comment "les juifs" s'y prennent pour bouffer les petits enfants chrétiens. Moins excessif, ou plus habile, un grand journal catholique, portant l'imprimatur de son archevêque, se contente de dénoncer à la colère des masses, comme participant à des festins sanglants, "certains juifs", les juifs "de certaines sectes". Il ne dit pas lesquels, s'ils sont 50 ou 5,000,000, ni s'il en existe un non parmi nous. Bon moyen, comme vous le voyez, de travailler à l'union des races et de rassurer le petit épiscopat de Saint-Sauveur sur le sort de sa progéniture.

Comprend-on maintenant que nous écrivions la voix? Ce n'est pas contre la croyance sincère au meurtre rituel que nous protestons, c'est contre l'exploitation haineuse et systématique que font de ce sujet, depuis des semaines, tous nos journaux soi-disant religieux, depuis la Croix de Montréal jusqu'à l'organe reconnu de l'archevêché de Québec, l'Action Sociale.

C'est contre les mensonges, les falsifications de faits et de documents auxquels se livrent journellement, dans cette affaire, ces bédouins aveugles et féroces qui ont noms M.M. d'Amours et Cie.

C'est contre toute cette campagne, enfin, entreprise à ciel ouvert, par de soi-disant chrétiens, pour déclencher contre une petite et paisible minorité le fanatisme d'une foule ignorante et bornée.

Nous avons déjà dit que c'était là une campagne criminelle, et nous tenons à la redire ici, une fois de plus, avec toute l'énergie dont nous sommes capables.

JULES FOURNIER.

(1) Cf. l'Action Sociale; textuel.

du sang; 70 on leur enfonçait des épines entre chair et ongles des mains et des pieds; 80 on leur brûlait la barbe, la peau comprise; on leur tenait des chandelles allumées sous le nez, en faisant pénétrer la flamme dans les narines."

Voilà ce que ce brave abbé ose appeler des aveux concluants! Voilà les preuves sur lesquelles il s'appuie pour amener contre les quelques juifs de notre pays, par fanatisme religieux, les braves et courageux lecteurs de l'Action Sociale!

On n'est pas plus honnête homme!

## Deux livres nouveaux

Mirage, par M. Alfred Mousseau. — Ce que disait la flamme... par M. Hector Bernier.

M. Alfred Mousseau, l'auteur bien connu de l'Événement du journalisme, vient de publier un nouveau livre: Mirage.

Mirage est un roman, un authentique roman canadien, où il est question paraît-il, avant toutes choses, de nos campagnes et de nos villes, de nos courtiers d'immeubles et de nos habitants. Ceux qui l'ont déjà lu d'un bout à l'autre assurent y avoir retrouvé les mêmes qualités de solide et précise observation que dans les précédents ouvrages de M. Mousseau. Pour nous qui n'avons pu encore, au moment d'aller sous presse, qu'y jeter un rapide coup d'oeil, nous devons nous contenter de constater que le style de l'auteur, à première vue, nous semble n'avoir perdu, dans ce livre, absolument rien de son élégance ni de son originalité habituelles. On en jugera par un exemple, et que nous n'aurons pas besoin d'aller chercher bien loin.

M. Mousseau, dont la verve primesautière et l'inspiration sans cesse jaillissante règnent naturellement au ciselage laborieux, trouve en effet moyen de nous montrer, dès la première phrase de son livre, qu'il n'est pas absolument indispensable, pour intéresser le public, de partager toutes les petites manies des stylistes, et en particulier l'horreur de Flaubert pour les génitifs. Lisez plutôt:

### CHAPITRE PREMIER

"Les appels matinaux DES oiseaux DES forêts DES Laurentides se faisaient entendre dans les arbres DES côtesaux auxquels s'accrochaient DES écharpes D'une brume transparente, dorée par les premiers rayons DU soleil; DES vallées encore pleines D'ombre montaient DES rumeaux confuses, faites DES meuglements sourds DES bestiaux qui secouaient la torpeur DE la nuit, DU cliquetis des ruisseaux coulant sur les pentes rocheuses et DU bruissement des feuilles q'agitait doucement la brise DU matin."

Cette seule phrase, si nous comptons bien, cette phrase sur laquelle s'ouvre le nouvel ouvrage de M. Mousseau, ne contient pas moins de 18 de ou des; et il est vrai que c'est beaucoup...

Il est vrai aussi que l'on peut, sans être plus mauvais citoyen pour cela, ne point imiter l'auteur de Salaambo dans la haine tout à fait sauvage dont il poursuivait ces innocentes particules. Remercions M. Mousseau de nous en avoir donné, une fois de plus, une preuve aussi concluante.

Quand tant de jeunes écrivains, en notre pays, se tuent à "travailler" leur style, à lier et à polir leur phrase, n'est-il pas consolant d'en rencontrer un, enfin! qui préfère à ce labeur ingrat de manoeuvre la belle facilité du talent? Les critiques les plus sévères devront rendre à M. Mousseau cette justice, qu'au moins ce ne soit pas par les préoccupations ridicules du purisme qui étouffèrent jamais en lui la fécondité du don naturel.

M. Hector Bernier mérite bien le même éloge pour son nouveau roman qui vient justement de paraître: Ce que disait la flamme...

Pour montrer que M. Bernier, non plus que M. Mousseau, ne s'inspire d'un souci excessif de la forme, il nous suffira également de citer la première phrase de son livre.

Quelques lecteurs se rappelleront peut-être que le précédent ouvrage de M. Bernier s'ouvrait sur ces mots:

"Le "Laurentic", paquebot d'allure MAJESTUEUSE, remontait GRACIEUSEMENT le Saint-Laurent." ("Au large de l'Écueil", première phrase du premier chapitre.)

Dans Ce que disait la flamme... on peut dire sans exagération que l'auteur ne témoigne pas d'un moindre dédain pour ce que le bon P. Chaussegros appelait un jour,

dans le Devoir, "le stylisme" (sic), c'est à savoir la recherche exagérée (ou même ordinaire) de l'expression juste. Voici comment il débute cette fois:

Jean Fontaine, il y a peu de jours, a reçu le diplôme étiqueté d'un grand sceau d'or et paraphé d'autographes solennels. Jean Fontaine est médecin. ("Ce que disait la flamme...", première phrase du premier chapitre.)

Ouvrons maintenant le Dictionnaire: ETIQUETER.—Mettre un petit carton sur un objet pour en indiquer la nature, le prix, etc.

PARAPHER.—Ajouter des traits de plume à une signature.

—Depuis quand, demandera le lecteur grincheux, depuis quand pose-t-on des petits morceaux de carton (étiquettes) sur les diplômes pour en indiquer la nature ou le prix? En supposant que cela soit l'usage, comment ces petits morceaux de carton, qui sont des étiquettes, peuvent-ils être en même temps des "sceaux", de "grands sceaux d'or"? Ensuite qu'est-ce que ce miracle par lequel on fait entrer soudain le contenu dans le contenu, le tout dans la partie? Au nom des dieux tout-puissants, qu'est-ce que ces "paraphes" nouveau genre qui sont tout à la fois des paraphes et des autographes, "des autographes solennels"?

Ainsi parlera le lecteur grincheux, nous en mettrions notre main au feu!

Eh bien il aura tort, ce lecteur, une fois de plus, et voilà tout.

Si, tout le long des 452 pages et des deux à trois mille phrases qui suivent ce beau début, il s'arrête à relever toutes les vilaines de cette sorte, il aura tort deux à trois mille fois davantage. Après tout, qu'est-ce que cela peut bien lui faire, au lecteur, que M. Hector Bernier trouve des "autographes" dans un "paraphé" ou des "étiquettes" sur un diplôme? La belle affaire! Qu'il soit moins pointilleux et plus équitable. Au lieu de voir dans ces originalités de langage l'indice d'une crasse ignorance, qu'il tâche donc plutôt d'y reconnaître, avec tant de bons juges: un Camille Roy, un Edmond Léo, etc., etc., le fait d'un jeune homme sérieux qui s'est juré de toujours mettre dans ses écrits le fond au-dessus de la forme.

C'est un témoignage, pour notre part, que nous n'hésitons pas un instant à rendre à M. Bernier. Préférant, par principe autant que par goût, la magnifique abondance de l'inspiration au labeur mesquin du "stylisme" (cf. le P. Chaussegros), l'auteur de Ce que disait la flamme n'attache pas plus de prix qu'il ne convient aux bêtes subtilités du dictionnaire. Ce n'est pas lui qui voudra jamais consentir à laisser s'étioler dans la recherche excessive du mot propre le beau talent que le Ciel lui a donné.

Il convient de l'en féliciter, tout en lui souhaitant, dans la noble carrière des lettres, le grand et légitime succès qu'il mérite à tant d'égards.

J. F.

### NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT

## Les doléances d'un Québécois

Monsieur le directeur de l'Action,

Comme nous voilà loin de ce temps où l'on pouvait, sans s'exposer à la haine de quelques fanatiques dangereux, penser, écrire, bref avoir une opinion! Mon Dieu, qu'il est ennuyeux de rencontrer journellement certaines gens sur son chemin! C'est comme les crapauds que l'on voit à la veille d'une pluie traverser le chemin: ça répugne plus que ça n'effraye, mais ça répugne.

Ecrivez-vous un article sur n'importe quel sujet? Bon! voilà qu'on vous répond que vous avez des opinions suspectes, que vous êtes pas mal indifférent en matière religieuse, que vous en voulez au clergé, à la religion, et quoi encore? Donnez-vous votre avis sur telle ou telle question? Mais vous êtes un révolutionnaire, un anarchiste, si votre opinion n'est pas celle d'un certain bloc... enfariné, on pourrait dire.

Un beau matin, l'envie vous prend de parler des juifs? Attendez! oui, attendez, car un petit abbé va vous conter votre affaire.

Franchement, hormis d'être une machine, la vie n'est pas bien drôle, surtout quand on est destiné, pour un temps assez long, à vivre à côté de pareils êtres.

Et pourtant, je vis, moi, je coule mes jours dans cette bonne cité de Champlain

Devant la Chambre de Commerce: en attendant le quorum



— Il y a des coïncidences bien bizarres: Je suis né le 8, j'ai eu 8 enfants, ma femme était la huitième de sa famille et notre maison a 8 fenêtres sur la rue; expliquez-moi ça!

D'après Ch. HUARD. — Extrait de "Nos Amis les Québécois", album en préparation.

qu'on appelle, les uns Québec, les autres Athènes; et pourtant je vais souvent aussi sur cette charmante terrasse où je rencontre de bons amis pour causer; et pourtant, chaque jour, je passe par une certaine rue et, en passant, je me dis: Dans cette rue il y a une maison, et dans cette maison entrent, chaque jour, des hommes intelligents, très-intelligents qui enseignent au peuple la vérité. Presque chaque jour aussi, j'entends bien dire — oh! très-discrètement — qu'un vieux riche a donné beaucoup, beaucoup d'argent pour une bonne fin et que cela lui sera rendu un jour ou l'autre, ce qui est bien consolant, encourageant encore plus pour ce vieux riche, mais ce qui ne l'est pas autant, avouez-le, pour celui qui ne peut rien donner.

Et de voir aussi toute une brave et paisible population heureuse, sans inquiétudes, se laissant vivre dans les plus belles espérances, n'est-ce pas que tout cela devrait causer de la joie? Mais non. Toutes ces choses ne me satisfont pas du tout, et j'ai souvent l'ennui à ma porte. Il me manque un peu — un peu seulement de liberté.

Comme vous voyez, monsieur Fournier, vous avez bien tort de pleurer sur le sort d'Israël; il y a des gens plus à plaindre, et vous devriez bien plutôt compatir au sort d'hommes comme moi et plusieurs autres ici, qui ne pouvons ni bouger, ni lever la tête sans apercevoir la fourche infernale. Cela n'est pas bien gai, me direz-vous, mais si cela profite à d'autres, si ces autres — le plus grand nombre — aiment cette façon de vivre, il faut bien nous résigner.

Qui sait d'ailleurs si les choses ne changeront pas pour tous ces heureux d'aujourd'hui, et plus tôt qu'ils ne le pensent?

En attendant, pleurez, oui, pleurez sur nous!

PIERRE ou PAUL.

Québec, 5 novembre 1913.

## New-York ville française

Sous ce titre: Pourquoi le Juif se colle à nous, on pouvait lire dans le dernier numéro de la Vérité:

"Le procès de Kief nous fait voir quelle place privilégiée le Juif occupe dans le coeur de l'Anglo-Saxon.

"Mais comment expliquer qu'en retour le Juif montre si peu d'intimité envers l'Anglais? Il s'en tient à distance et ne se colle pas à lui dans un bel et touchant élan d'amour.

"La raison, elle est simple, facile à trouver: l'Anglo-Saxon est trop homme d'affaires et trop âpre au gain, le Juif n'a aucune chance contre lui; ses doigts crochus n'ont aucune prise sur sa bourse.

"Et voilà, certes, pourquoi il y a relativement peu de Juifs en Angleterre, et pourquoi aussi, au Canada, les Juifs en général s'établissent dans la province de Québec de préférence à Ontario plus riche pourtant; pourquoi encore les Juifs s'en-

tassent dans la ville française de Montréal plutôt qu'à Toronto ou à Winnipeg; pourquoi, enfin, 66 familles juives se sont installées dans la paroisse la plus française de Québec?

"Peu importe au Juif que nous l'aimions ou non; il trouve son profit à se coller à la race latine, qui excelle moins dans le commerce, l'industrie et la finance que la race anglo-saxonne. C'est une question d'affaires avant tout."

Vous avez bien lu, n'est-ce pas? D'après la Vérité, si les juifs sont si nombreux à Montréal (environ 40,000 sur 600,000), c'est parce que Montréal est une ville française.

Or, dans le même numéro de la Vérité, à la page suivante (page 5), dans un article sur la population israélite des divers pays, vous lirez par contre:

"Parmi les villes, celle qui a la plus nombreuse population juive est New-York, avec 1,062,000."

New-York serait donc encore plus française que Montréal, au dire du confrère?

Ça au moins c'est une trouvaille! Ah ce sont de rudes bonshommes, allez, ces rédacteurs de la Vérité!

## Comme quoi Montréal n'est pas en Bulgarie

Au cours d'un voyage d'études en Orient, un voyageur français, M. Justin Godart, a noté une chose surprenante: les Bulgares possèdent un impôt de plus que les Français.

C'est en effet l'Etat qui a là-bas le monopole du "papier et tubes à cigarettes". Acheté en Bohême, ce papier est manufacturé et vendu par... l'Imprimerie Nationale, qui réalise ainsi trois millions et demi de bénéfice chaque année.

"J'ai félicité le ministre des finances bulgare de son monopole original, dit M. Justin Godart, et je lui ai demandé comment il en avait eu l'idée. "Je vais vous raconter "cela, m'a-t-il répondu fort aimablement. "Il y avait une fois un de mes prédécesseurs qui avait grand besoin d'argent et "qui ne fumait pas..."

Nous avons bien là la preuve, une fois de plus, que Montréal n'est pas en Bulgarie. Si ce ministre original, au lieu de vivre à Sofia, avait vécu parmi nous, il aurait trouvé nos tabacs si bons qu'il n'aurait sûrement pu s'empêcher de les fumer. Gageons qu'il aurait, tout comme vous et moi, été l'un des clients assidus de M. Louis Bisson, le populaire marchand de cigares de la rue Notre-Dame (angle de la rue Saint-Gabriel).

M. Gabriel Lorty

ci-devant domicilié Rue Dorchester, 92-Est, serait bien aimable de communiquer sans retard son adresse actuelle au Crédit Métropolitain, Rue Saint-Jacques, 74.

## Quel honnête homme!

Pour nous prouver que le meurtre rituel existe bel et bien, l'Action Sociale nous cite le cas de l'enfant Simon de Trente, qu'elle prétend qui est aux yeux de l'Eglise une victime du meurtre rituel.

Elle ajoute qu'il a été canonisé (remarque bien le mot), et que ses assassins ont d'ailleurs fait sur leur crime des aveux qui ne laissent aucune place au doute.

Autant de mots, autant de mensonges: de mensonges patents, effrontés, cyniques.

I.—L'enfant Simon de Trente n'a jamais été canonisé, mais seulement béatifié, ce qui — même si les papes l'avaient donné comme une victime du meurtre rituel — ferait ici toute la différence du monde, puisque la béatification n'engage nullement l'infaillibilité pontificale.

II.—Mais il y a plus, et c'est que, même dans ce bref de Sixte V que cite l'Action Sociale, il n'est aucunement question de meurtre rituel, NI MEME DES JUIFS.

III.—Quant à ces aveux qu'invoque si hautement M. d'Amours, ils ont bien réellement été faits.

C'est ce qui est vrai, et c'est ce que dit M. d'Amours.

Ce qui est non moins vrai et qu'il ne dit pas, c'est la façon dont ces aveux furent arrachés aux prétendus coupables. Ecoutez bien là-dessus, s'il vous plaît, l'un des historiens les plus autorisés de notre époque, M. l'abbé Vacandard:

"La chambre de torture vit défiler tous les accusés. Ce fut, d'abord, le chef de famille, Samuel. LE 30 MARS, ON LE SOUMIT AU SUPPLICE DE LA CORDE. CELA SE REPETA LE 3, LE 6 ET LE 7 AVRIL. Le malheureux s'écriait: "Si je reconnais avoir fait quelque chose de mal, je mentirais." Enfin il finit par avouer qu'il avait, lui et son fils Tobie, étouffé l'enfant avec un mouchoir. Comme on lui demandait par qui et comment Simoncino avait été couvert de blessures, il répondit qu'il n'en savait rien. La suite de l'interrogatoire fut remise au 6 juin. Dans l'interalle, SES COMPLICES PRESUMES FURENT EGALLEMENT TORTURES ET PASSEMENT DES AVEUX. Le 7 juin, Samuel repart devant ses juges. On lui objecta le témoignage de ses coreligionnaires. "S'ils

ont avoué quelque chose, dit-il, ils n'ont pas dit la vérité." MAIS DE NOUVEAUX TOURMENTS EURENT RAISON DE SA RESISTANCE. Il déclara qu'il dirait la vérité, SI LE PONTIFICAL LUI PROMETTAIT DE LE FAIRE MOURIR PAR LE FEU ET NON AUTREMENT. On le lui promit. Le 11 juin, sous la menace de nouvelles tortures, il avoua tout ce qu'on voulait. Le 24 juin, il mourut sur le bûcher. ("Études de Critique et d'Histoire Religieuse", troisième série, pages 356-7.)

Méditez un peu là-dessus, mes bons messieurs, et relisez ensuite, si vous en avez le courage, l'article de M. d'Amours.

Dans un autre article, parlant cette fois du procès de Damas, M. d'Amours cite encore, avec non moins de complaisance, d'autres aveux de prétendus criminels.

Ces aveux, c'est ce qu'il consent à montrer à ses lecteurs du procès de Damas. Ce qu'il leur cache, encore ici, ce sont les circonstances dans lesquelles ils furent obtenus.

Voici en effet ce qu'écrivait, à la date du 13 mai 1840, un témoin de cette affaire, cité par M. l'abbé Vacandard:

"Je ne décrirai pas, dit-il, ce que j'ai éprouvé à Damas; j'ai constaté que toute l'accusation contre les juifs n'était qu'une machination et qu'on leur refusait tout moyen de défense légale, PENDANT QU'ON LEUR INFLIGEAIT LES PLUS CRUELS TOURMENTS POUR LEUR ARRACHER DE FAUX AVEUX, que d'aucuns parmi eux eurent la lâcheté de faire. Voici le genre de torture qu'ils endurent:

"10 On les fouetta; 20 on les trempait tout habillés dans de grands récipients d'eau froide; 30 on leur enfonça les yeux avec un appareil particulier; 40 on tira à la force sur les parties les plus sensibles de leur corps (genitalia), que l'on tordait au point de leur faire perdre la raison; 50 pendant trois jours, ils furent se tenir debout sans pouvoir prendre une autre position, même s'appuyer contre le mur; s'abattaient-ils de lassitude, les sentinelles présentes les forçaient de se relever à coups de baïonnettes; 60 dans une grande cour on les traînait par les oreilles jusqu'à effusion

# La liberté nouvelle

## Un remarquable discours

de M. Woodrow Wilson

Extrait d'un choix de discours de M. Wilson, président des Etats-Unis, actuellement sous presse à Paris:

Qu'est-ce que la liberté?

Il y a longtemps que je me suis fait une idée de ce qui constitue la liberté. Je suppose que j'ai construit toute une grande puissante machine, mais que j'en assemble les parties avec tant de gaucherie et de maladresse que chaque fois qu'une partie va se mettre en mouvement, il y a une intervention des autres, et l'ensemble de la machine se détraque, s'arrête. La liberté, quand il y a plusieurs parties, consisterait à les assembler et à les emboîter toutes ensemble le mieux possible, n'est-ce pas? Si vous voulez que le grand piston de la machine fonctionne en toute liberté, arrivez à la perfection absolue pour l'aligner et l'emboîter avec les autres parties, de telle sorte qu'il soit libre, non pas quand vous l'isolez ou que vous le laissez marcher seul, mais quand vous mettez tous vos soins et toute votre habileté à le faire marcher en même temps que toutes les autres parties du grand engin.

Qu'est-ce que la liberté?

Vous dites de la locomotive qu'elle va toute seule. Qu'entendez-vous par là? Vous entendez que ses différentes parties sont si bien assemblées et ajustées, que le frottement est réduit à son minimum, et que l'ajustement est parfait. Nous disons d'un bateau qui fend l'onde: "Il va tout seul!" entendant par là qu'on est arrivé à la perfection pour le faire obéir au large souffle descendu du ciel pour enfler ses voiles. Mettez le vent debout, et vous le verrez hésiter et pencher, battre des voiles. Le bateau n'ira bien que quand vous l'aurez fait revenir à son bel équilibre avec les forces auxquelles il lui faut obéir et qu'il ne saura braver.

La liberté humaine consiste dans la parfaite adaptation des intérêts humains, des activités humaines et des énergies humaines; les uns doivent s'emboîter dans les autres.

L'adaptation aujourd'hui est nécessaire entre les individus; entre les individus et les institutions complexes au milieu desquelles ils vivent; entre les institutions et le gouvernement; et aujourd'hui elle est infiniment plus compliquée que jamais. La chose sans doute est envieuse et difficile à dire; mais peut-être vaut-il la peine de la tirer un peu au clair et de nous bien mettre dans l'esprit ce qui fait tout le mal aujourd'hui.

Nous qui avons hérité de ce continent et de l'idéal auquel les ancêtres l'avaient consacré, l'avons-nous bien conservé, cet idéal, en le réalisant, comme doit le faire chaque génération, sous une forme nouvelle? Nous qui avons conscience que la vie humaine s'est engagée à monter ici plus haut que partout ailleurs, continuons-nous toujours à nous efforcer de porter bien haut le drapeau de la liberté et de l'espérance? ou bien désillusionnés et vaincus, sentons-nous la honte d'avoir le champ libre pour faire du nouveau, et de n'avoir pourtant rien fait?

On ne peut pas, j'en suis sûr, ne pas répondre que nous sommes en belle place de faire faillite — et une faillite tragique. Et nous resterons en danger de faire une faillite complète, si nous ne nous hâtons de mettre à exécution la décision à laquelle nous sommes arrivés de traiter les tyrannies nouvelles et rusées, comme elles le méritent. Ne vous faites pas un seul moment illusion sur le pouvoir des grands intérêts, qui sont maintenant les maîtres de notre développement. Ils sont tellement grands, que la question se pose presque ouvertement de savoir si le gouvernement des Etats-Unis sera capable d'en être le maître. Faites un pas de plus; permettez que le pouvoir qu'ils organisent devienne permanent; et il se peut qu'il soit trop tard pour revenir en arrière. Nous sommes au carrefour où les voies prennent une direction divergente. Elles ouvrent des vues sur des régions qui les éloignent l'une de l'autre au point de les séparer; au bout de l'une, c'est le vieux spectacle, dont on est las, d'un gouvernement enchaîné aux intérêts particuliers; et au bout de l'autre brille la lumière libératrice de l'initiative individuelle, de la franchise individuelle, la lumière de l'esprit d'entreprise qui ne connaît point d'entraves. Je crois, moi, que cette lumière-là nous vient, avec tout son éclat, des cieux mêmes que Dieu a créés. Je crois à la liberté humaine comme je crois au vin de vie. Le salut, pour des hommes, n'est point dans la pitié et la condescendance des maîtres de l'industrie. Il n'y a pas de place pour des tuteurs sur une terre d'hommes libres. Une prospérité que garantit un conseil d'administration n'a point de perspectives de durée. Monopole veut dire atrophie de l'esprit d'entreprise. Que le monopole persiste, et toujours il sera à la barre du gouvernement. Je ne m'attends point à voir le monopole se limiter lui-même. S'il y a dans le pays des hommes assez forts pour prendre en main le gouvernement des Etats-Unis, qu'ils viennent de prendre: ce que nous avons à décider maintenant, c'est

de savoir si nous sommes assez hommes, assez forts, assez libres pour reprendre possession du gouvernement qui n'est que le nôtre. Nous n'y avons pas eu libre accès; pour se guider on n'a point, pendant une demi-génération, fait appel à nos intelligences; et aujourd'hui nous voici engagés à rien de moins qu'à reconquérir ce qui n'a été fait que de nos propres mains, qu'à revenir sur des lois qui n'ont été que l'œuvre d'une autorité après tout déléguée par nous.

Je ne crois pas que l'Amérique ait la sécurité de sa grandeur parce qu'elle compte aujourd'hui de grands hommes. L'Amérique n'est grande qu'autant qu'elle peut être sûre d'avoir de grands hommes dans la génération qui vient. Sa richesse est dans tous ceux de ses enfants qui ne sont pas encore nés; c'est-à-dire que sa richesse est subordonnée à ce que ses enfants non encore nés puissent voir le soleil en un jour d'heureuse fortune, voir le soleil en un moment où ils seront libres d'exercer leur énergie comme ils le voudront. S'ils ouvrent les yeux sur une terre où il n'est point de privilèges spéciaux, alors viendra une ère nouvelle de grandeur américaine et de liberté américaine; mais s'ils ouvrent les yeux dans un pays où il leur faudra être ou de simples employés ou rien du tout, s'ils ouvrent les yeux sur une terre où l'on aura simplement réglementé le monopole, ou toutes les conditions de l'industrie auront été fixées par de petits groupes d'hommes, ils verront alors une Amérique qui aurait fait verser des larmes à ceux qui l'ont fondée s'ils avaient pu songer à une Amérique pareille. Il n'y a d'espoir que dans l'affranchissement des forces que les présidents de trusts philanthropiques veulent monopoliser. Il n'y a pour nous sauver que l'émancipation, qui libère et qui encourage, des énergies vitales de tout le peuple. En tout ce que je puis avoir à faire pour les affaires publiques des Etats-Unis, je vais penser aux villes que j'ai vues dans l'Indiana, aux villes du vieux modèle américain, où l'on est le maître et l'artisan de sa propre industrie, dans la plénitude de l'espoir et du bonheur. Ma pensée va s'attacher à multiplier les villes de cette espèce et à empêcher que l'industrie ne se concentre dans le pays, de façon telle et sur une telle échelle, qu'il devienne impossible de trouver encore des villes qui soient maîtresses chez elles. Vous savez en quoi consiste la vitalité de l'Amérique. Sa vitalité ne réside pas à New-York, pas à Chicago, elle ne sera pas minée par quelque chose qui se passera à Saint-Louis. La vitalité de l'Amérique réside dans le cerveau, dans l'énergie, dans l'esprit d'entreprise du peuple, qui circulent par tout le pays, dans la productivité de ses manufactures et dans la richesse de ses campagnes qui s'étendent au delà des limites des villes, dans la richesse que le peuple tire de la nature, et qu'il crée pour son propre usage, grâce à l'inventif génie qui caractérise toutes les communes libres de l'Amérique.

Le bien-être, le bonheur et la bonne humeur de tous les hommes et de toutes les femmes, qui font leur travail quotidien, dans nos mines et dans nos usines, sur nos voies ferrées, dans nos maisons de commerce et dans nos ports, dans nos fermes et sur mer, voilà le sous-bassement indispensable de toute prospérité. Il ne peut rien y avoir de sain, s'ils n'ont pas la vie saine; il ne peut pas y avoir de contentement, s'ils ne sont pas contents. Leur bien-être physique touche à la bonne santé de l'ensemble de la nation. Comment cela pourrait-il faire la prospérité des Etats-Unis, faire son affaire, qu'il y eût un peuple qui chaque jour se rendit à son travail en mauvaise santé ou de mauvaise humeur? Comment vous apparaîtrait l'avenir, si vous sentiez que la plupart des hommes n'ont plus l'élan, la confiance dans le succès, l'espérance de pouvoir améliorer leur condition? L'Amérique n'a pas plus tôt perdu cette vieille confiance qu'elle avait en elle-même; elle n'a pas plus tôt renoncé à ces avantages dont elle était jadis si fière, la liberté et la fortune pour tout individu, qu'aussitôt, ne le voyez-vous pas? toute l'énergie de son peuple se met à baisser, à diminuer, à n'être plus que matière sans consistance et sans fibres; et qu'alors les hommes ne songent plus qu'à voir à ce que le jour ne se termine pas pour eux dans un trop grand désastre!

C'est pour cela qu'il nous faut donner du cœur au peuple, en chassant de la politique, des affaires et de l'industrie, tout ce qui est sans cœur. Nous avons à faire de la politique une chose à laquelle un honnête homme puisse prendre part, avec la satisfaction de savoir que son opinion comptera tout autant que celle du voisin, et que le boss et les intérêts ont fini de trôner. Nous avons à faire tomber les entraves des affaires, en mettant fin aux faveurs du tarif, aux différences de traitement des chemins de fer, aux refus de crédit, à toutes les façons qu'on a d'handicaper injustement les petits. Nous avons à humaniser l'industrie, — et non pas les trusts, — mais par

l'action directe de la loi qui garantisse la protection contre les accidents et l'indemnité en cas de blessures, qui garantisse les conditions sanitaires, le nombre convenable des heures de travail, le droit de s'organiser, et tout ce que la conscience du pays demande comme n'étant que le droit du travailleur. Nous avons à encourager et à inspirer notre peuple par des perspectives certaines de justice sociale et de récompense légitime, en lui faisant voir toutes grandes ouvertes les portes de la fortune pour tous. Nous avons à mettre l'énergie et l'initiative de ce grand peuple dans un état d'absolue liberté; et alors l'avenir de l'Amérique croîtra avec son triomphe.

Telle est notre vision à nous, à nous qui aujourd'hui venons aider à la réaliser. Si nous ne l'avions pas eue, cette vision, nous les Démocrates, nous n'aurions pas supporté le long et lourd fardeau de l'exil. Nous aurions pu faire des affaires, nous aurions pu entrer dans la partie; nous aurions pu jouer le rôle de patrons à l'égard des hommes qui voulaient être les maîtres des intérêts du pays, — et par-là il est de ces messieurs, lesquels prétendent être des nôtres, qui ont procédé à de pareils arrangements. C'est qu'ils n'ont pas pu supporter la privation. Jamais d'ailleurs vous ne la pourriez supporter, si vous n'avez pas vous l'aliment destructible qui soutient la vie et le courage; et aliment, c'est celui des visions où notre esprit croit voir dressée devant vous une table chargée de fruits savoureux, les fruits de l'espérance et de l'imagination, ces objets invisibles de l'esprit, les seuls sur lesquels nous puissions vivre de nous-mêmes, malgré la fatigue du monde, sans tomber d'inanition. Nous nous sommes mis dans la tête, alors que vous aviez pensé l'avenir obscurci et terni, l'idéal de ceux qui les premiers ont mis le pied en Amérique, l'idéal de ces petites troupes qui sont venues s'installer au désert, parce que les grandes et populeuses nations qu'on laissait derrière soi avaient oublié ce qu'était la liberté humaine, liberté de pensée, liberté de religion, liberté de résidence, liberté d'action.

Ce temps est loin, et, depuis, la liberté a pris un sens plus profond. Mais elle n'a pas cessé d'être le fondement que demande l'esprit humain, le fondement qui est nécessaire à la vie de l'âme. Et le jour est proche où verra se réaliser, sur ce sol sacré, une Nouvelle Liberté. — Une Liberté qui, élargie et approfondie pour se mettre au niveau de la vie plus étendue de l'Amérique moderne, rende en toute sécurité à l'homme le contrôle de son gouvernement, lui ouvre à tous battants les portes des entreprises légales, arrache à ses énergies leurs fers et réchauffe les généreuses impulsions de son cœur, — un mode d'affranchissement, d'émancipation et d'inspiration, plein d'un souffle de vie aussi doux et aussi pur que l'air qui enflait les voiles des caravelles de Colomb, et qui jetait la fière promesse d'une magnifique Fortune à laquelle l'Amérique n'osera point faillir.

WOODROW WILSON.

## A l'étranger

Le vieux roi de Bavière, Othon, qui depuis vingt-sept ans vit dans son château de Firsenstein entre le rêve et la folie, est en train de s'éteindre. Depuis quelque temps le prince se refuse à manger autre chose que des légumes et son amour du régime végétarien l'a même amené à se nourrir d'herbe. Mais cette alimentation fantaisiste a achevé de ruiner sa santé.

Au cours d'un voyage récent en Allemagne, Porfirio Diaz visita l'observatoire de Kiel. Le directeur donna fort aimablement au vieux dictateur déchu les plus savants renseignements. Interrogé sur Mars, la planète à la mode, l'astronome termina sa petite conférence scientifique par ces mots:

— Elle accomplit sa révolution en 24 heures 37 minutes.

— Le Mexique aussi, fit Diaz mélancoliquement.

Des superstitions vivaces ont cours chez les mineurs du Pays de Galles. Le plus mauvais présage pour un "homme du fond" est sans contredit la rencontre d'une femme ou d'un lapin. Il y a quelques années une compagnie minière d'Owstry employait une pauvre femme à faire des courses, de telle sorte que les ouvriers la rencontraient forcément souvent sur leur chemin en se rendant au travail. Immédiatement une délégation de mineurs alla trouver les directeurs de la Compagnie pour de mander le renvoi de la femme, ajoutant que si satisfaction ne leur était pas donnée leurs camarades préféreraient se mettre en grève de ce tenter le sort!

Et la Compagnie dut s'incliner devant la volonté de ces prolétaires conscients et organisés, mais superstitieux.

L'aristocratie anglaise reçoit continuellement d'Amérique des lettres dans lesquelles les Yankees font à ses membres des propositions véritablement abracadabrantes. La comtesse de Warwick vient d'en faire connaître quelques-unes. En voici un fragment.

"J'ai soumis à différentes personnes de l'aristocratie européenne un plan qui leur permettrait de gagner beaucoup d'argent sans grand dérangement de leur part. Il leur suffirait de présenter dans le grand monde de riches Américaines qui pour cela les rémunéreraient largement."

Et le correspondant de la comtesse se demande ingénument quelle objection elle pourrait bien faire à cet alléchant projet.

Le grand chic pour les Américains qui voyagent est de collectionner, par le pillage, force souvenirs marqués au chiffre des grands hôtels et des restaurants élégants où ils passent.

On ne s'en émeut guère, se contentant de saler un peu plus la note. Et dans les palaces on fréquente surtout les citoyens des Etats-Unis on laisse traîner à profusion des bibelots faciles à dissimuler, objets de leur prédilection: cendriers, porte-menus, couteils à café, pelotes, etc. Ils en enlèvent chaque année pour dix mille francs dans un seul hôtel!

Retrés chez eux les Yankees exposent fièrement, dans des vitrines somptueuses, ces glorieux trophées.

Sir Georges Reid, haut-commissaire pour l'Australie, est un homme d'une compétence superbe, il honorerait une société de Cent Kilos. Tout récemment, il racontait qu'un cours d'un meeting à Sidney il y avait au pied de la tribune du haut de laquelle il parlait un interrupteur acharné qui lui coupait tous ses effets. Agacé, sir Georges se pencha vers le trouble-fête et lui cria:

— Si vous ne vous taisez pas je me laisse tomber sur vous.

— Pour l'amour de Dieu, sir Georges, répliqua l'autre imperturbable, si vous n'avez pas pitié de moi, épargnez l'édifice.



## Collection du "Nationaliste"

A VENDRE. — Complète jusqu'à date, y compris numéros spéciaux, aujourd'hui introuvables, publiés sur semaine à l'occasion de la vente du canal de Beatharnois et des élections de Saint-Jacques 1908 et 1909. \$250. S'adresser à Olivar Asselin.

AVIS est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec des lettres patentes, en date du neuf juillet 1912, constituant en corporation M.M. Alexandre Ducloux, agent, Henriette Laclou, épouse de Alexandre Ducloux et par lui dûment autorisée, Léopold Lacloux, gérant, A.-O. Raoul Ducloux, entrepreneur, et Joseph-Eugène Pelletier, gérant, de la cité de Montréal, dans les buts suivants: Acquérir par achat, échange, louer par tout autre titre légal et posséder, détenir, démolir, embellir, exploiter, louer, vendre, échanger ou autrement céder des immeubles, limites à bois, licences pour bois, immeubles de toute sorte et descriptions, faire les affaires d'immeubles et d'agents financiers et agir comme agents pour les fins de vente, bail, conduite et administration de propriétés immobilières, et charger des commissions pour ces services; Construire sur les terrains appartenant à la compagnie ou sur ceux dans lesquels elle peut être intéressée en aucune manière quelconque, ou sur les propriétés de ses clients, des bâtisses devant servir pour toute fin quelconque, et entretenir, surveiller, travailler, louer, sous-louer, vendre toutes les bâtisses ainsi construites et toutes autres bâtisses louées par la compagnie ou lui appartenant, et en

29 ANNEE

## LES JARDINS DU LAC ST-LOUIS

### Strathmore, Dorval et Lakeside

Terrains de tout premier ordre pour habitations. Nous avons déjà dépensé \$30,000 en améliorations: routes nivelées, trottoirs en béton, maisons, etc. On a déjà l'aqueduc, les égouts, l'éclairage électrique, partout, de Dorval à Lakeside.

Nos conditions de vente sont des plus accommodantes: 10 p.c. comptant et \$5.00 par mois.

Voulez-vous que nous vous envoyions les plans de nos terrains? Adressez-nous ce coupon ou téléphonez-nous: Main 3791.

Obligations 1ère hypothèque 6 p.c. et compte d'épargne. Garanties en outre par un actif de \$3,000,000. S'achète au comptant ou par dépôts portant 6 p.c. d'intérêt.

29 ANNEE

## Marcil Trust Company, LIMITED

180, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Veuillez m'envoyer des détails complets sur vos terrains de Dorval et de l'Addition et obliger, etc.

Nom: ..... (L.A.) Adresse: .....

29 ANNEE

# H. Beauregard

Entrepreneur général en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Main 735.

Résidence: SAINT-HILAIRE

## ARTHUR LABERGE

COURTIER D'IMMEUBLES

Saint-Lawrence Hall

Téléphone: Main 7800

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

## The Arbour Hotel

COY LTD. JOHNNY BERTRAND GERANT 185 et 187 Boulevard Saint-Laurent Liqueurs et Cigares de 1er choix. Tél. Bell Est 4810. MONTREAL

## DEMENAGEMENT

Afin de satisfaire aux demandes de mes nombreux clients, pour la réparation de meubles et autres articles de ménage, je suis déménagé dans un local plus spacieux.

Atelier: 709-Est, rue Lafontaine

Tél. Est 5896.

CHARLES TURCOT, Prop.

Téléphone: Main 5498. Chambre 60.

## Geo. H. Thibault

COURTIER D'IMMEUBLES ET D'ASSURANCES EDIFICE TRANSPORTATION Sixième Etage

Tel. Bell: Main 3930

## LA CIE GAREAU - SAURIOL

FABRICANTS DE Livres Perpétuels et Feuilles Mobiles Livres de Reçus pour Comptoirs Papeterie en général Articles de Bureau 26, NOTRE-DAME (EST) MONTREAL

## EMPLOYES

Devenez Capitalistes!

Vous savez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort — mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements.

Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré: l'aisance, la fortune.

Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursable à raison de \$5.75 par mois, sans intérêt.

AGENTS DEMANDES. — Le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", n'a pas encore d'agents dans tous les districts; il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.

## "LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"

244-Est rue SAINTE-CATHERINE, 244-Est MONTREAL

Téléphone: Est 6775.

## Compagnie des Tramways de Montreal

Lignes suburbaines

Horaire du service d'hiver, 1912-1913.

LACHINE. Du Bureau de Poste — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. — Service de 20 minutes de 5.10 a.m. à 12.4.

SAULT et SAINT-VINCENT-DE-PAUL. De la Gare Saint-Denis. Service de 15 min. de 5.15 a.m. à 9.00 a.m. Service de 20 min. de 2.00 a.m. à 4.00 p.m. Service de 15 min. de 4.30 a.m. à 8.00 p.m. Service de 30 min. de 8.00 a.m. à minuit.

DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL. Service de 15 min. de 5.45 a.m. à 9.30. Service de 20 min. de 2.30 a.m. à 4.30. Service de 15 min. de 4.30 a.m. à 8.30. Service de 30 min. de 8.30 a.m. à minuit.

Les tramways partant de la gare Saint-Denis à minuit et minuit et quarante se rendent à Henderson seulement.

MONTAGNE. De l'avenue du Parc et Mont-Royal — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à minuit et vingt. De Victoria — Service de 20 minutes de 5.30 à minuit et trente.

CARTIERVILLE. De la Junction Snowdon — Service de 20 minutes de 6.00 a.m. à 8.40 p.m. De Cartierville — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à 3.00 p.m. Service de 30 min. de 8.00 a.m. à minuit.

BOUT-DE-L'ILE. Service de 30 min. de 5.00 a.m. à 9.00 a.m. Service de 30 min. de 1.00 p.m. à 8.00 p.m. Service de 60 min. de 8.00 p.m. à 12.00 p.m.

TETRAULTVILLE. Service de 15 min. de 5.00 a.m. à 6.30 a.m. Service de 30 min. de 6.30 a.m. à 8.00 p.m.

## MONTREAL-TORONTO

9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

## L'International Limited

Le meilleur train du Canada

Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA 8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.

Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, Limitée IMPRIMEURS 56, Rue Amherst, - Montréal Téléphone Bell: Est 3396.

LITTÉRATURE CANADIENNE:

POÈTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

## DONNACONA

I.

Stadaconé dormait sur son fier promontoire;  
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,  
Protégeaient son sommeil.  
Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce,  
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,  
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines;  
Il venait de soumettre à ses loix souveraines  
Douze errantes tribus.

Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,  
Le lièvre ou la perdrix; autour de leurs cabanes  
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,  
Il se tournait fier sur sa brillante couche,  
Le roi Donnacona!

Dans un demi-sommeil, fêtidement éclosés,  
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses  
Que le vieux roi parla:

II.

"Que veut-il, l'étranger à la barbe touffue?  
Quels esprits ont guidé cette race velue  
En deça du grand lac?"

Pour le savoir, hélas! dans leurs fureurs divines,  
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines.  
Que renfermaient leur sac!

"Cudoagny se tait; les âmes des ancêtres  
Ne parlent plus la nuit; car nos bois ont pour maîtres  
Les dieux de l'étranger;

Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance?  
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,  
Conjurer ce danger.

"J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage,  
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage  
Par leur audace offert.

Mais de Cabir-Coubat ils ont toute la grève,  
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,  
D'étranges fleurs couvert.

"Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée,  
Les os de nos aïeux! Ma poussière exécrée  
N'y reposera pas.

Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,  
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,  
Qu'on nommera tout bas.

"Taiguragny l'a dit: l'étranger est perfide,  
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide  
Qui nous donne aujourd'hui:

Elle prendra demain mille fois davantage;  
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,  
Une forêt à lui.

"Taiguragny l'a dit: De ses riches demeures,  
Où dans les voluptés il voit couler ses heures,  
Leur roi n'est pas content.

Il lui faudrait encore et mes bouquets d'érables,  
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables  
De mon fleuve géant.

"Jeunes gens, tenez-vous et déterminez la hache,  
La hache des combats! Que nulle peur n'arrache  
A vos coeurs un soupir!

Comme un troupeau d'élan ou de chevreuils timides,  
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides,  
Vous les verrez courir.

"Mais inutile espoir! leur magie est plus forte,  
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte;  
Leur Dieu, c'est un Dieu fort!

Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice,  
De ceux dont il venait expier la malice  
Ce Dieu reçut la mort.

"Domagaya l'a dit: les tribus de l'aurore,  
Ni celles du couchant, plus savantes encore,  
N'ont jamais inventé

De tourments plus cruels; mais, chef plein de vaillance,  
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,  
Puis au ciel est monté."

III.

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue;  
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue  
Il partait entraîné.

Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,  
Criant: Agouhanna! De leur clameur plaintive  
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune  
Le marin leur promit qu'à la douzième lune  
Ils reverraient leur roi.

Des colliers d'ébène scellèrent la promesse,  
Cartier les accepta; puis ils firent liesse,  
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,  
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulaient;  
Le chef ne revint pas.

L'étranger, de retour au sein de la bourgade,  
Du roi que chérissait la naïve peuplade,  
Raconta le trépas.

IV.

Vieille Stadaconé sur ton fier promontoire,  
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire;  
Le fer a tout détruit.

Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,  
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,  
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,  
A moitié démolé, grand par la souverainance  
Du roi François premier.

Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,  
Au grand chef dont le coeur fut percé d'une lance,  
Elle crut au guerrier!

Donnacona au pays des ancêtres

Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,

Aussi Taiguragny.

Les vieux chefs, tout parés, laissent leur sépulture,

On entend cliqueter partout, comme une armure,

Les colliers d'ébène.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,

Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,

Comme un long hosanna.

Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,

Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,

Répète: Agouhanna!

P.-J.-O. CHAUVEAU.

## A la huitième chambre

Midi. J'ai tenu à assister à un des lundis de la huitième Chambre correctionnelle. Le lundi, à la huitième, c'est le jour des enfants, des voleurs à peine nubiles, des bandits de dix-sept ans. Je voulais voir les emules de ce Marcel Redureau qui s'est révéillé dernièrement comme un précoce Tropicann avec sept victimes au tableau. Quand j'arrivai, trois jeunes gens étaient assis dans le box des prévenus, attendant les juges. L'aîné avait dix-sept ans. Tous les trois plastronnaient avec flegme, suffisance, un surprenant parti pris d'insensibilité. Vêtus de loques, ils semblaient très fiers de leur chevelure trop longue, trop bien peignée, divisée par une raie impeccable. Ils jacassaient sans se gêner; ils promenaient des regards satisfaits à la ronde. Petits acteurs du théâtre du crime, ils jouaient des *pannes*, des bouts de rôles; on devinait qu'un jour leur nom s'étalerait en vedette sur l'affiche, que simples figurants aujourd'hui, ils seraient demain grands témoins. C'étaient des récidivistes du vol et du vagabondage spécial. Tandis que M. le président Flory les interrogeait, j'épiais vainement sur leurs pâles visages l'indice d'un remords quelconque. L'un nia impudemment l'évidence. Les deux autres avouèrent cyniquement. Et tous trois furent remplacés à la barre par des gamins qui leur ressemblaient comme des frères.

J'avais cru trouver à la huitième Chambre des types variés de jeunes bandits, bien distincts, chacun ayant sa personnalité. Je me trompais. Presque tous ont l'air de sortir du même moule. L'histoire de celui-ci se confond avec l'histoire de celui-là. Vagabondage, vol, coups et blessures, port d'arme prohibée: ils sont prédestinés à suivre une carrière identique. La vie d'un apache de seize ans est une image d'Épinal tirée d'innombrables exemplaires. L'unité formée dans la dépravation, le cynisme, l'endurcissement, voilà la caractéristique de ces sinistres matinales enfantines.

Le dialogue de M. le président Flory et du prévenu se réduit à trois ou quatre phrases, toujours pareilles: "Tu as volé?" "Oui, monsieur..." "Encore!" "Oui, monsieur!" "Une fois déjà, nous l'avons rendu à tes parents et tu as recommencé à te mal conduire..." Puis M. le président Flory se tourne vers le père ou la mère: "Voyons, Monsieur (ou Madame), qu'avez-vous à dire sur le compte de votre fils?"

L'attitude des parents m'a plus indigné que celle des enfants. Les parents sont rares qui n'abandonnent pas leurs enfants coupables, et s'ils se mêlent de plaider les circonstances atténuantes, ils témoignent parfois d'une absence complète de sens moral.

X..., 16 ans, a volé douze francs à son patron. Le père invoque ceci pour la défense de son fils: "Il pouvait voler douze francs. Le patron lui en devait onze!"

X..., 15 ans. Vol à l'étalage: "Où est ton père?" demande M. le président Flory. "Papa est à son travail. Il n'a pas voulu se déranger." Le président Flory remet la cause à huitaine: "Tu diras à ton père que son premier devoir est d'assister son fils..." Voilà qui ahurira certainement le père de X...

Un autre, 15 ans. Poursuivi une fois pour vol, acquitté comme ayant agi sans discernement et rendu à sa mère. Arrêté maintenant pour vagabondage. M. le président Flory s'adresse à la mère: "Voulez-vous reprendre votre fils?" Un cri du coeur: "Oh! non! qu'on m'en débarrasse! Que je ne le revoie plus!" Envoyé en correctionnelle jusqu'à sa majorité. Je n'oublierai jamais le terrible regard, lourd de désolation et de haine, que ce vagabond de quinze ans jeta sur sa mère. Elle s'éloigna, impassible. Elle ne se retourna même pas. Son fils!...

Ces mauvais parents seraient des repris de justice que leur singulière conception de la famille serait assez compréhensible. Le plus fort, c'est qu'ils sont, pour la plupart, d'honnêtes ouvriers, travailleurs, rangés, sur qui la police a recueilli d'excellents renseignements. Tous viennent vous dire qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu, que leur fils a été à l'école, puis en apprentissage, mais qu'il n'a jamais voulu les écouter, malgré les soigneuses râcles qu'ils lui ont administrées. Tous s'imaginent avoir strictement accompli leur devoir. Vous plongez dans la stéreuse une laborieuse ménagère en lui disant qu'elle a eu tort, qu'elle a commis une erreur d'une incalculable gravité les soirs où elle a envoyé son enfant à la rue: "Tu es trop bryant. Tu me fatigues. J'ai du travail. Va donc jouer dehors avec tes petits camarades..." L'enfant livré à la rue est un apprenti vagabond. Il commence par jouer devant la porte de la maison, puis l'envie lui viendra d'aller s'amuser plus

loin. A quinze ans, il changera de quartier. Ensuite?...

La rue foisonne en séductions! Elle est plus gaie que l'école, que l'atelier, que le taudis sous les toits. Les étalages des épiceries, des boulangeries, des marchands de comestibles étant souvent mal surveillés, la rue nourrit convenablement son homme. On y vit libre, hors de la portée de l'instituteur, du patron, du père. On y noue des relations agréables. On y déniche aisément de quoi se nourrir, de quoi se défendre aussi. Mais une arme prohibée est offensive autant que défensive.

Être armé! caresser négligemment au fond de sa poche le manche d'un couteau à virole ou la crosse d'un revolver, quelle volupté pour l'apprenti apache! Du jour où il est armé, un enfant de quinze ans se sent supérieur à son âge. Ça le grandit à ses propres yeux que de jouer à l'arme blanche ou au *rigolo*. Il lui faut une arme, absolument. Admettons qu'il ne veuille pas s'en servir; il en a besoin d'une, rien que pour sa satisfaction personnelle. Lundi dernier, deux bandes de futurs apaches comparurent devant la huitième Chambre. Ils étaient douze en tout, échelonnés de dix-neuf à quinze ans, dix gamins, deux fillettes. Classiques, cela va sans dire. Deux chefs arrogants, des récidivistes, environnés de médiocres comparses. Tapage nocturne, vagabondage, rébellion aux agents, port d'arme prohibée, vol; bref les inculpations habituelles. Huit armes dont un browning, un seul. Six de ces jeunes gens étaient affublés d'un outil hétéroclite: vieille lame rouillée, fichée dans un morceau de bois et baptisée *surin* pour la circonstance. Le septième — quinze ans — s'était confectionné une matraque avec un morceau de câble entortillé dans du laiton. Ce n'est pas un armurier qui la lui avait fournie. Il avait trouvé le morceau de câble — en se promenant.

Contre la jeunesse criminelle, la législation demeure impuissante. "Déjà, tu as volé déjà!" s'écria lundi M. le président Flory à la vue d'un inculpé de onze ans, un voleur, un récidiviste de onze ans. Aucune peine ne lui était applicable. Un employé de l'Assistance publique l'emmena. L'enfant lui donnait la main comme à une bonne chargée de l'accompagner aux Tuileries ou au Luxembourg.

MAXENCE LEGRAND.

De l'Opinion.

## Le doyen des rats d'hôtel

Les États Généraux du Tourisme, organisés par le *Matin*, furent très brillants et leur oeuvre sera fort utile, mais je me demande, du moment qu'on y discutait la situation de notre industrie hôtelière, pour quel motif on n'y a pas convoqué les rats d'hôtel.

Les rats d'hôtel n'existent point, il est vrai, depuis qu'il y a des hôtels, leur apparition ne date guère que de la fondation du Touring-Club, mais ce sont des spécialistes d'esprit pratique et moderne. Ils auraient émis des vœux de premier ordre, rédigé des rapports à la fois judicieux et originaux et, puisque des réformes s'imposent, voilà les gens, semble-t-il, qui eussent été les plus aptes à signaler les plus urgentes! Car ils possèdent, pour ainsi parler, leurs hôtels sur le bout des ongles. Ils les ont tous explorés, ils savent que dans tous ces établissements on trouve les mêmes gravures, choisies, dirait-on, par quelque père des Alpes, et toujours accrochés en guignolis, et que, dès l'entrée, on aperçoit un tableau sous verre de la Compagnie Transatlantique. Ils savent aussi que, dans les meilleures maisons, les bons petits plats d'autrefois ont été remplacés par des professeurs de tango. Ils en savent plus, sur les hôtels, que les patrons eux-mêmes! Qui sait comme eux, en effet, que la serrure de la chambre bleue est détraquée, qu'au coeur de la nuit une souris fore son trou dans l'armoire de la chambre verte, et qu'au corridor du second, juste devant le no 12, certaine planche, même sous le pas le plus feutré, craque terriblement... oh! mais à vous faire frissonner de tout votre corps! Tandis qu'ils veillent, les patrons dorment à poings fermés et se soucient bien de tous ces inconvénients, pourtant insupportables!

Malgré ces quelques indications, nous les connaissons très mal jusqu'à ces jours derniers. Nous imaginons sous ce nom de rats d'hôtel, gainés dans de coquets maillots noirs ou violet évêque, de petites femmes souples et félines, plus attirantes que dangereuses, plus légères que coupables, tenant de très près, en somme, au rat d'Opé-

ra!... Voilà comment on nous les avait dépeints dans les journaux... Mais on ne peut plus se fier à rien, et les rats ne ressemblent pas du tout à ce charmant modèle. L'arrestation de leur doyen ne nous l'a que trop prouvé. Car ils avaient un doyen, oh! non point nommé par l'Etat, comme les doyens de Faculté, mais reconnu par consentement unanime, un petit-fils de celui dont nous parlait déjà La Fontaine, dans sa fable du Conseil:

Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen.

Ce malheureux, qui s'appelle Marius Thaut, eh! oui, Marius s'est fait rat d'hôtel! s'est laissé prendre, à Paris, dans l'exercice de ses fonctions et depuis lors il raconte ses aventures à des rats qui ne sont que de prison. Et nous, depuis, nous n'ignorons plus que le rat d'hôtel est, non pas une sorte de figurante de féerie, mais un vieux monsieur en redingote, portant une barbe blanche vénérable et tout pareil, d'aspect, à un brave professeur allemand, ou à un vrai doyen de quelque chose. Il habite à Bois-Colombes une villa paisible où il mène avec sa femme et ses ratons — il en a quatre — une tranquille vie d'intérieur, digne de toute considération, et égayée, chaque dimanche, par une vaste partie de *rums* faite en famille! Il passe, même auprès des siens, pour un courtier en bijouterie et il jouit de l'estime de tous ses concitoyens.

C'est ainsi, du moins, qu'il règne aux champs... et allez donc découvrir un rat sous ces apparences bourgeoises! Mais à la ville, c'est une autre affaire. Il débarque, à l'heure des grands rapides, dans un hôtel voisin d'une gare, retient une chambre tout en haut, et au milieu de la nuit, s'étant couvert le menton d'un foulard à la touareg et chaussé de douces pantoufles, ayant choisi dans sa valise son meilleur crochet, son "ouistiti" (*Le Rat et le Ouistiti*, fable), il commence sa tournée nocturne et ses prestigieuses opérations. Oui, prestigieuses et qu'on voudrait mieux saisir. Comment faisait-il, ce diabolique Marius, pour ouvrir tant de portes sans le moindre bruit et, en braquant sa lampe électrique sur les voyageurs endormis, pour les réveiller si rarement? Et comment faisait-il, étant de Marseille, pour passer de si longues heures sans souffler mot? C'était un vieux routier; il

savait plus d'un tour... de clefs, et que la méfiance est mère de la sûreté, mais il ne savait pas, hélas! lundi dernier, que la Sûreté occupait la chambre où il manoeuvrait, et il fut coffré.

De son propre aveu, son industrie lui rapportait 3.000 francs par mois, et il l'exerçait depuis vingt-deux ans.

Une telle durée à quelque chose d'émouvant, qui devrait incliner la police à la mansuétude, et à la place de M. le commissaire spécial Benoist (l'Attila, le fléau des rats), je crois qu'en songeant à ces longues années de décanat et d'impunité, à cette existence placide et honorée digne d'une fin tranquille, à cette famille unie, à ces ratons ignorants de tout... oui, je crois que j'aurais relâché Marius — à moins, bien entendu, qu'il ne m'eût chipé mon porte-monnaie.

CARLOS FISCHER.



## "La Science et la Vie"

La Science et la Vie, organe de vulgarisation scientifique, publie dans chaque numéro des articles dus à la plume de quelques-uns des savants les plus réputés de la France et de l'étranger.

La Science et la Vie est une des revues les plus richement illustrées qui aient encore paru.

La Science et la Vie est en vente à Montréal chez Déom, rue Sainte-Catherine, 47-Est. Téléphone: Est 2551.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux? — S'adresser rue Saint-Gabriel, 72. — Téléphone: Main 5356.

Paraîtra prochainement:

## "Nos Amis les Québécois"

Album de caricatures. — Trente-deux pages imprimées sur papier fort, avec couverture en couleurs.

Se vendra 25 cents

Les déposataires pourront donner leurs commandes à l'avance en s'adressant à l'Action, rue Saint-Gabriel, 72.—Téléphone: Main 5356.

Dr L.-P. DORVAL

Dr Z. MALO

**INSTITUT MEDICAL EHRLICH**  
SPECIALISTES POUR LES MALADIES VENERIENNES  
CONSULTATIONS GRATUITES ET TRAITEMENT PAR CORRESPONDANCE  
Demandez notre brochure, envoyée gratis sur réception de 5 cents en timbres-poste.  
**208 RUE ST-LAURENT, MONTREAL**  
Telephone, Main 4582.  
Dr W. QUIMET Dr P. ADAM

Les lecteurs de l'Action, qui sont des gens de goût, tiennent naturellement à s'habiller avec la dernière élégance.

C'est pourquoi ils ne manqueront pas, avant les Fêtes, d'aller faire une visite au magasin d'

## Oscar Loiseleur &amp; Cie

128, rue Saint-Denis, 128

Complets de tout genre pour messieurs. | Costumes pour dames.

Etoffes de premier choix, main-d'oeuvre irréprochable.

Téléphone: Est 446

(Pour l'Action Sociale)

## Quelques autres opinions sur le meurtre rituel

"...Je n'ai jamais cru un instant dans pareille accusation et je regrette qu'une telle fausseté puisse donner lieu à des persécutions." — Le cardinal GIBBONS.

"Dans tous les procès qui ont été intentés aux israélites, soupçonnés d'avoir tué des chrétiens pour employer leur sang dans leurs sacrifices (procès dont plusieurs se sont terminés par la constatation éclatante de l'innocence des accusés), AUCUNE PREUVE DE QUELQUE VALEUR, d'après les règles reçues chez les nations civilisées, n'a été produite. Les dépositions des prétendus témoins ont été achetées ou obtenues par des violences ou des mauvais traitements; les quelques aveux des prétendus coupables ont été arrachés PAR LA TORTURE. Dans aucun de ces procès, depuis celui de Trente, en 1475, jusqu'à celui de Damas, en 1840, les conditions de la recherche impartiale de la vérité, celle de la libre défense des accusés, n'ont été observées; les plus élémentaires devoirs de la vérité et de la justice ont été violés. Rien n'a été régulièrement, loyalement, juridiquement établi, et à l'heure qu'il est aucun israélite n'a été convaincu, d'après les principes de l'instruction criminelle en vigueur chez les peuples libres, de s'être rendu coupable de ce dont il était accusé." — B. JALABERT, professeur à la Faculté de droit de Paris.

"Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que s'élèvent des accusations indignées contre l'accusation de meurtre rituel portée contre les juifs. Depuis le XIIe siècle, les esprits les plus indépendants, des papes, par exemple un Innocent IV, un Grégoire X, un Martin V, un Paul III, un Clément XIV; des empereurs: Frédéric III, Charles Quint, Maximilien II, Ferdinand Ier, Rodolphe III, Ferdinand II; des historiens et des critiques de toute religion, voire des catholiques: un Wagenheil, un Schmidt, un Gottfried Olearius, un Semler, etc., ont pris nettement parti pour les accusés et les ont vengés de l'abominable calomnie dont ils étaient victimes.

"A l'occasion de la campagne antisémite qui a duré plus de vingt ans et qui fut particulièrement violente de 1881 à 1892, nombre de savants ont revisé à nouveau, dans la mesure où les documents permettaient de le faire, les procès intentés aux juifs pour leurs paques ensanglantées; et l'enquête s'est TOUJOURS terminée par une déclaration d'innocence." — Abbé VACANDARD, "Etudes de Critique et d'Histoire religieuse", IIIe série, pages 374 et 375.

"Il arrive parfois que des chrétiens perdent leurs enfants et que les juifs sont accusés par leurs ennemis de ravir et de tuer secrètement des enfants chrétiens et de se servir, pour leurs sacrifices, du sang et du cœur de ces enfants. Il arrive aussi que les pères de ces derniers ou d'autres chrétiens, ennemis des juifs, cachent ces enfants pour pouvoir accuser les juifs et leur extorquer de l'argent par toutes sortes de vexations; puis ils imaginent que ce sont les juifs qui secrètement ont ravi et tué les enfants pour sacrifier avec leur cœur et leur sang. ALORS QUE LEUR LOI LEUR DEFEND FORMELLEMENT DE MANGER ET DE BOIRE LE SANG, de manger les animaux à ongles fendus. C'est sur de pareilles accusations que, CONTRE TOUTE JUSTICE, un grand nombre de juifs ont été saisis et incarcérés. Nous décrétons donc que, dans ce cas, les chrétiens ne soient plus entendus contre les juifs et nous ordonnons que les juifs incarcérés ainsi sans raison sérieuse soient délivrés de leur prison et qu'on ne se saisisse plus désormais de leurs personnes si à la légère, à moins qu'on ne les prenne en flagrant délit. CE QUE NOUS NE CROYONS PAS." — GREGOIRE X, bulle du 7 octobre 1272.

NOTES D'UN CURIEUX

## Sur le colonel de Salaberry, sa famille, etc.

(A PROPOS D'UNE NOTICE DE M. LA ROQUE DE ROQUEBRUNE

J'ai eu dernièrement l'occasion de signaler, ici même, une étude sur le héros de Chateauguy, publiée dans la Patrie, voilà quelques semaines, par M. de la Rochebrune, allié, comme chacun sait, de la famille de Salaberry. En parcourant pour la première fois ce travail, je ne fus pas surpris d'y lire les lignes suivantes:

"Durant quelque temps on dénia sa victoire au héros. Il fallut combattre pour ne pas se faire voler par des comparses sans courage et sans foi. Charles-Michel de Salaberry savait mieux organiser une défense contre des soldats et des canons que contre les suisses anglais, retors et faux, qu'étaient Sir George Prevost et le général de Watteville. Il fallut qu'on démasquât ces ânes chargés de la peau d'un lion."

Ma surprise vient de propos du général Prevost, qui est ainsi montré comme envieux, détracteur, acapareur de la gloire d'autrui, âne chargé de la peau du lion. Il y a peut-être, dans les papiers et les souvenirs de la famille de Salaberry, des choses à nous inconnues, justifiant les termes employés par M. de Rochebrune. Mais comment les concilier, d'abord, avec ce qu'écrivait sur Prevost notre Dr Labrie, qui fit partie de son armée et qui prépara une Histoire du Canada, malheureusement détruite en manuscrit, mais dont parlèrent d'une façon enthousiaste Papineau, Morin, Mondelet? Labrie, prenant la défense de Prevost contre la calomnie, en train de rapetisser les auteurs du fiasco américain en 1812-13, écrivait:

"Pour mieux assurer son succès, elle osa même attaquer le général qui avait dirigé les coups de leur bonne volonté et de leur bravoure; et, ce qu'il y a de plus étrange, ce que la postérité pourra difficilement croire, c'est que celui (Prevost) qui avait conservé cette terre à l'empire, celui auquel tous les Canadiens décernaient une couronne civique, se vit réduit, comme un vil coupable, à supporter les fatigues d'une route longue et pénible, pour aller (à Londres) se justifier de méconduite, quand, dans nos cœurs, nous lui dressions des arcs de triomphe."

Dresse-t-on des arcs de triomphe à un âne, même paré de la peau du lion? Il y a sûrement malentendu quelque part.

M. l'abbé A. Gosselin, docteur ès lettres, membre de la Société Royale du Canada, un chercheur, un érudit en histoire, avait conservé si bonne opinion de Prevost, en entrevu et apprécié à l'aide des documents

consultés, qu'il glissait cette note dans son livre sur Labrie:

"Prevost était Suisse d'origine, comme Haldimand, mais n'avait pas le même caractère. J'ai vu à Lausanne une rue qui porte le nom de Haldimand; j'eusse préféré y rencontrer quelque souvenir de sir George Prevost."

Et il y a encore ceci: voisinant presque avec l'article de M. de Rochebrune, s'en trouvait un autre de M. Gustave Lanctot, où nous voyons Prevost expliquer à Salaberry pourquoi l'Angleterre appréciait si maigrement son exploit de Chateauguy.

Comment concilier ceci et cela?

Les quelques lignes consacrées par M. de Rochebrune au duc de Kent, frère de la reine Victoria, qui fut longtemps parmi nous et habita chez les Salaberry, m'ont vivement intéressé. J'y remarque ceci surtout:

"Le frère de Georges IV s'était pris pour Louis de Salaberry d'une amitié très vive. Il la lui témoigna en déployant pour le servir tout le crédit qu'il avait. Il est vrai que ce crédit était faible. Mais tel qu'il était il suffit à contribuer à l'avancement, dans l'armée, de Charles-Michel et de ses frères. Car le prince et madame de Saint-Laurent traitaient les petits de Salaberry comme des neveux tendrement aimés."

"La liaison du prince royal et de madame de Saint-Laurent ne laissait pas d'être une des causes de la disgrâce de celui-là."

"Le duc de Kent et la baronne de Saint-Laurent étaient un peu persécutés. Ils trouvèrent en Louis de Salaberry et en Françoise de Hertel, des amis sûrs, et dans leur maison une hospitalité fréquente et large. Ce manoir de Beauport était décemment un asile aux exilés."

Le crédit du duc de Kent auprès de la cour d'Angleterre était faible, en effet; M. de Rochebrune note fort justement la chose. Mais pourquoi? Quelques lignes d'une étude de Pierre Chauveau sur les "Papiers et Correspondances" du baron de Stockmar vont nous l'apprendre; ces lignes se trouvent dans l'Opinion Publique en date du 24 août 1876.

"Il était libéral en politique, et comme toute la famille royale était de l'autre parti, et que ce parti dominait à cette époque en Angleterre, il était on ne peut plus mal avec ses frères. Il eut toute sa vie avec son père des difficultés, dans lesquelles le désordre de ses finances et ses demandes continuelles de nouveaux subsides furent pour une bonne part. Il avait la manie de la

protection; il entretenait une énorme correspondance dans toutes les parties du monde où il avait voyagé. Il était bienfaisant et s'occupait constamment des affaires des autres. Les tracasseries sans nombre qu'il se mettait ainsi sur les bras absorbaient la plus grande partie de son temps. Sa correspondance avec la famille de Salaberry, publiée en Canada, confirme amplement ce que disent ses biographes à ce sujet."

Cette correspondance fut publiée à Ottawa par le Dr W.-J. Anderson, en 1870. Je n'ai pu me procurer le volume, mais j'emprunte ce qui suit à Chauveau, pour calmer le lecteur ou la lectrice que la présence de Mme de Saint-Laurent en pareille intimité a bien pu effaroucher.

"Le Dr Anderson tient à persuader à ses lecteurs que cette dame était mariée secrètement avec le prince. Les mariages ainsi contractés par Georges IV et le duc de Sussex viennent à l'appui de cette opinion. Les unions clandestines de cette espèce étaient très communes dans les familles royales à cette époque. Cette manière de voir expliquerait l'intimité de la famille de Salaberry avec cette dame, et le fait que Mgr Bailly lui permit d'être, avec le prince, marraine d'un des fils de M. de Salaberry. Mgr Langevin dit avec raison, dans ses "Notes sur les registres de la paroisse de Beauport", que cet acte de baptême est LE PLUS CURIEUX que l'on puisse trouver en Canada."

Je le crois sans peine, n'y aurait-il que ce trait typique, d'un protestant parrain d'un enfant catholique et faisant pour lui sa profession de foi. Comme quoi il y a toujours eu, sous la calotte des cieux, plus de choses que notre philosophie ne saurait en comprendre.

Toujours dans le même numéro de l'Opinion Publique, je relève ceci, reproduit du Monde de Paris et signé de Paul de Cazes (il s'agit du héros de Chateauguy alors qu'il servait dans l'armée anglaise à l'étranger):

"Taillé en Hercule, beau, brave, bon, mais irascible en diable, frappant fort et dru, le jeune officier était adoré de ses soldats, respecté de ses camarades et très apprécié de ses chefs, dont l'un, le général baron de Rottenburgh, ne l'appelait, à cause de sa trop grande vivacité, que "M. le marquis de la poudre à canon". Après avoir rapidement conquis à la pointe de l'épée le grade de lieutenant-colonel, le dernier auquel pût aspirer, à cette époque, un officier catholique dans les rangs de l'armée anglaise, il préféra retourner chez lui plutôt que d'occuper, toute sa vie, une position qui n'était pas en rapport avec ses brillantes capacités militaires."

A force d'entretenir parler des seuls trois cents miliciens qui combattait à Chateauguy. Beaucoup en sont à croire que notre milice, dans le Canada de 1813, n'était plus que l'ombre de ce qu'elle présentait comme force numérique du temps de Montcalm, soit 15,000 en 1758. Or en 1812 il y avait, chiffre officiel, 28,980 volontaires canadiens. L'extrait suivant, d'un article paru en 1876, le prouve tout en offrant, sur la longévité canadienne, un document de première valeur:

"L'année dernière, un député, instruit de l'état précaire dans lequel se trouvaient plusieurs de ces vieux défenseurs du sol canadien, fit un appel au Parlement, qui vota une allocation de 50,000 piastres pour être distribuées à titre de gratification et partagées entre tous ceux qui pourraient faire valoir leur droit à cette récompense un peu tard venue. On croyait cette somme suffisante pour rémunérer largement les bénéficiaires de cette offrande faite par le pays aux derniers représentants de ses anciennes gloires militaires. On ne supposait pas que sur les 28,980 volontaires canadiens qui s'étaient portés alors à la défense de leurs frontières, il y en eût beaucoup qui eussent survécu aux soixante-deux années qui les séparaient de cette époque."

"Ce ne fut donc pas sans étonnement que l'on vit au bureau de la milice, chargé de régler cette affaire, trois mille trente-deux réclamations toutes appuyées par des titres plus ou moins authentiques. Cependant, vérification faite des droits respectifs des réclamants, il fut établi que deux mille huit cent cinq d'entre eux seulement pouvaient soutenir leurs prétentions par des pièces inattaquables."

"C'est-à-dire qu'un dixième environ des volontaires canadiens enrégimentés en 1812 et 1815, était encore vivant au commencement de l'année 1876. Sur ce nombre, on comptait sept centenaires et deux cent dix-sept nonagénaires."

...Mais il faut que je m'arrête. Voilà comme cela, si je ne me trompe, bien près de deux colonnes de citations. C'est assez pour une fois.

M. de Rochebrune voudra bien accepter sans cérémonie ces quelques humbles notes, que je me permets de lui offrir en manière d'appendice à son intéressante étude, et recevoir l'assurance de ma considération distinguée.

D'ARGENSON.

Note de la Rédaction. — Au moment d'aller sous presse, nous recevons de M. de Rochebrune un billet nous annonçant qu'il est sur le point de réunir en brochure ses articles de la Patrie. On trouvera cet ouvrage dès la semaine prochaine, dans toutes les librairies, au prix de 15 sous l'exemplaire.

La Cigarette Egyptienne Parfaite

# Maspero Frères

Caire, Egypte

- No. 22, Bouts unis . . . 10 pour 15c
- No. 31, Bouts en liège . . . 10 pour 15c
- No. 37, Bouts unis . . . 10 pour 25c
- No. 41, Bouts unis . . . 10 pour 50c

Les cigarettes Maspero sont universellement reconnues comme étant les Cigarettes Egyptiennes les plus parfaites sur le marché. Elles sont fumées dans l'univers entier.

### Polaire à Montréal

Polairé, la gracieuse et piquante Polairé, est à Montréal. Sur tous les murs de la ville, aux portes de toutes les buvettes, aux devantures de toutes les boutiques, s'étale ce nom magique:

POLAIRE

THE UGliest WOMAN IN PARIS  
THE PRETTIEST WAIST IN THE  
WORLD

disent les affiches.

—Et l'écho répondait: J'm'en fiche!

Mais l'écho est souvent trompeur, surtout lorsqu'il nous arrive, comme c'est le cas ici, des bureaux de Zozeph Bégin. Le vrai, c'est que tout le monde à Montréal ne parle plus que de Polairé, ne pense plus qu'à Polairé. Zozeph, Zozeph Bégin lui-même, quoi qu'il s'en défende, ne doit pas sur ce point faire exception à la règle commune. Nous mettrions notre main au feu qu'il raffole secrètement de la charmante danseuse. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il s'offrirait à l'entretenir (car d'abord que diraient ses abonnés?), mais sûrement il l'adore.

Laissons, laissons pourtant ce cas de psychologie, passionnant à la vérité, mais trop compliqué pour nos moyens. Aussi bien n'avions-nous pas d'autre dessein, en commençant cet article, que de constater dans le moins de mots possible, que Polairé a reçu chez nous, somme toute, un accueil en tous points digne de ses vertus. On s'est écrié toute la semaine à ses représentations, plusieurs octogénaires lui ont envoyé des fleurs, enfin tous les journaux sont remplis d'elle. Il n'est pas jusqu'au père Berthiaume qui ne se soit cru obligé, pour lui rendre hommage, de faire publier

LA PLUS ROBUSTE

"ABBOTT-DETROIT"

RAPIDE — ELEGANTE — CONFORTABLE

Mécanisme dépassant en précision tout ce qui s'est encore vu jusqu'ici.

Victor Lévesque

RUE BREBOEUF, 1 à 7

(Au coin de la rue du Parc-Lafontaine.)

Téléphone: Saint-Louis 960 et 736.

La Pâtisserie

Française

JOSEPH KERHULU

176 RUE SAINT-DENIS

Tous les jours Thé-Concert

de 4 h. 30 à 6 h. 30.

CHATEAU DUPERE

Terminus des Tramways

Rue Notre-Dame (Longue-Pointe)

SALLE POUR BANQUETS

REPAS A LA CARTE

CHEF FRANÇAIS

Kiosque sur le bord du fleuve. Service de premier ordre.

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal.

Adresse pour la police: rue Saint-Gabriel, 72.

son portrait dans la Presse.

Disons-le pourtant, sans hésiter, au vénérable propriétaire de la Presse: — Père Berthiaume, père Berthiaume, si vous avez cru par là épater l'incomparable Polairé, vous êtes dans les patates, père Berthiaume!... Polairé en a vu bien d'autres, depuis le temps que les magazines français se disputent ses photographies. Demandez plutôt à notre ami Faribault, qui les tient régulièrement, ces magazines, ainsi que toutes les dernières nouveautés de France, d'Angleterre, d'Allemagne et du Turkestan oriental. — Librairie Saint-Louis, rue Sainte-Catherine, 288-Est.

### Théâtre Canadien-Français

M. Julien Daoust a l'intention de jouer une série de pièces canadiennes, cette saison, au Canadien-Français. Il a commencé déjà avec "Le Jardin des Oliviers" et il nous promet pour la semaine prochaine "Denis le Patriote" de M. Louis Guyon, l'un de nos plus populaires auteurs.

Nous retrouvons dans la distribution trois ou quatre créateurs des principaux rôles, et, avec les artistes dont M. Julien Daoust dispose, on peut compter sur une excellente interprétation.

Paraîtront dans les principaux rôles: Mmes Bella Ouellette, Tremblay, Rose-Alma, Verteuil; MM. Julien Daoust, Hamma, Verteuil; MM. Julien Daoust, Hammiéri, Pagé, Desmarceau, etc.

EN ALSACE-LORRAINE

L'autre semaine, deux régiments, l'un français, l'autre allemand, se rencontraient à Schlucht, sur la frontière. Particularité qui ne fut pas notée, c'est le général commandant le Xe corps, le fameux général Deimling, l'ennemi juré des Alsaciens, qui commandait en personne le détachement allemand. Arrivé avec ses troupes au Hohneck, il fit placer les mitrailleuses face à la frontière, dans la direction de Paris, et la musique joua la *Wacht am Rhein*.

Ces mitrailleuses eurent d'ailleurs du mal à descendre la montagne, du Hohneck à la Schlucht, sans empiéter sur le territoire français. Les officiers, ça et là, durent se placer eux-mêmes sur la ligne frontière pour marquer leur passage aux conducteurs et les forcer à maintenir leurs pièces sur le sentier allemand.

Un malheureux photographe colmarien assistait par hasard à ce spectacle. Il se croyait favorisé par le sort et prit force clichés, photographiant les hommes, les officiers et jusqu'au général Deimling. Le lendemain, tous ses clichés étaient saisis et on le soumit aux... épreuves, positives, d'une véritable inquisition. Il n'est pas encore revenu de son étonnement.

(De l'Opinion)

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

## Théâtre Canadien-Français

Semaine du 17 novembre 1913

"DENIS LE PATRIOTE"

Drame canadien de M. Louis Guyon

M. JULIEN DAoust Mme BELLA OUELLETTE

## THEATRE NATIONAL

Semaine du 17 novembre 1913

"LE ROI"

Comédie en 4 actes

Par MM. de FLERS et de CAILLAVET

## THEATRE DES NOUVEAUTES

(Direction PIERRE CHRISTE et ARMAND ROBI)

Semaine du 17 novembre 1913

"LE ROI"

Comédie en 4 actes

Par MM. de FLERS et de CAILLAVET

## LECOURS & LANCTOT, pharmaciens,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.

## Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN-DENTISTE

389 rue Saint-Denis Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

